

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

POLITIQUE, COMMERCIAL ET LITTÉRAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

Le PATRIOTE paraît trois fois la semaine, le Mercredi, le Vendredi et le Dimanche. Les Articles, Lettres et Avis doivent être adressés à M. JH. REYNAUD, propriétaire gérant. On souscrit au Bureau du journal, rue de las Camaras N. 448 et à la librairie de M. Hernandez, rue du Vingt-Cinq Mai, N. 238. Prix de l'abonnement : DEUX PATACONS par mois.

MONTEVIDEO.

28 NOVEMBRE 1850.

DU COMMERCE ET DE L'INFLUENCE DE LA FRANCE DANS LES DEUX AMÉRIQUES

(Suite.)

« Henri IV ne fut pas plutôt paisible possesseur d'un trône qu'il avait conquis, autant par sa constance héroïque et par l'éclat de ses vertus, que par la force de ses armes, qu'il pensa sérieusement à faire jouir ses sujets des douceurs de son règne, et à leur procurer, entre autres avantages, UN COMMERCE ÉTENDU, source naturelle d'abondance, de richesses et de splendeur, d'où naissent le CRÉDIT DES NATIONS, la considération qu'elles s'acquièrent, et LA FORCE POLITIQUE qu'elles ajoutent à leurs forces réelles respectives.

« Dans cette vue, il forma le plan d'une MARINE (1) : il favorisa l'établissement de plusieurs COMPAGNIES DE NÉGOCIANS, aux quelles il accorda des privilèges capables de leur faire trouver un ample dédommagement des avances extraordinaires qu'elles avaient à faire pour le succès des divers objets qu'elles devaient embrasser, tant aux INDES qu'à l'AMÉRIQUE. Celui de la pêche, premier fruit des découvertes des Français sur les côtes de l'Amérique septentrionale, n'avait garde d'échapper à ses soins : il pourvut donc aux succès de cette pêche, en assurant nos possessions sur ces côtes, et en les étendant en même temps, de manières

(1) Anciennement, nous n'avions point de marine : les faciles invasions des normands et des anglais en sont une preuve évidente. « Si CHARLES-MAGNE prévoyant les maux que causeraient un jour à la France les Danois, qui avaient osé insultes les côtes du royaume, malgré le haut degré de sa puissance, fit construire une si prodigieuse quantité de vaisseaux pour la défense des côtes, qu'il y en avait depuis l'embouchure du Tibre jusqu'à l'extrémité de la Germanie, après avoir établi à Boulogne, en 808, le principal arsenal de sa marine ; il n'en est pas moins vrai que peu de temps après la mort de ce grand prince, il ne fut plus question de marine en France, et qu'il ne s'y fit dans la suite d'armemens par mer que lorsque des circonstances passagères l'exigeaient.

« Il est vrai que l'Angleterre et l'Espagne, seules puissances dont les entreprises par mer pussent, alors, exciter notre vigilance, en usèrent long-temps de même, au moyen de quoi, les choses étant égales, nous n'avions besoin d'armer par mer que lorsque nous les voyions armer de leur côté ; mais enfin, au commencement du seizième siècle, elles avaient déjà une sorte de marine réglée, et nous n'avions point encore songé à nous en apercevoir. « Voyez Valin, COMMENTAIRE SUR L'ORDONN. DE 1681.

re à mettre les sauvages des contrées voisines dans les intérêts de la nation, à la faveur des liaisons que forme nécessairement l'habitude d'un commerce réciproque, où président la candeur et la bonne foi.

« Ce n'était pas par la terreur des armes, ni en mettant à prix la tête de ces indiens, qu'il s'agissait de nous étendre sur les terrains ; c'était en leur faisant aimer LA DOUCEUR DE NOTRE GOUVERNEMENT ; exemple dont les anglais, nos implacables ennemis, — en paix comme en guerre, — n'ont pas su profiter, pour notre bonheur ; autrement ces DERNIERS VENUS, à force d'entreprises et d'injustices nous auraient enfin chassé d'un pays où nous étions connus CENT ANS AVANT EUX. (2)

« La mort précipitée de ce grand prince, l'enleva au milieu de ses travaux pour l'exécution de tant d'utiles projets. (3)

« Louis XIII, son successeur eut trop d'affaires sur les bras, pendant les premières années de son règne, pour pouvoir reprendre et suivre constamment cet important ouvrage. Ce ne fut même que sous le ministère du cardinal de Richelieu qu'on y travailla efficacement.

..... Mais des entreprises de cette nature, dit Valin, ne peuvent réussir que par des gradations lentes, à raison des soins assidus et des dépenses excessives qu'elles exigent. De sorte qu'à la mort de ce ministre (1642), qui fut suivie d'assez près de celle du roi son maître, bien loin que les choses fussent rendues à leur perfection, il en restait beaucoup plus à faire qu'il n'y en avait de préparées, et la gloire de la consommation de l'ouvrage, avec de nouveaux accroissemens, était réservée à Louis XIV. Il était

(2) Une « histoire du commerce et des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale », imprimée à Londres en 1755, dit au ch. 2, p. 52 à 54 : « que la pêche au large de Terre-Neuve a été le premier établissement dans l'île de Terre-Neuve. Suivant le rapport des auteurs, des pêcheurs Basques fréquentaient Terre-Neuve, avant que Christophe Colomb eût trouvé le Nouveau-Monde, et l'on en donne pour preuve, que lorsque Jacques Cartier toucha à Terre-Neuve en 1534, une partie des caps et ports de cette île, portait des noms français ou basques.

« Guillaume Postel, ajoute l'auteur, veut même que les français aient visité de toute antiquité cette partie de l'Amérique, etc. »

(3) VALIN, commentaire sur l'Ordonnance de la marine, du mois d'août 1681, p. 3. — Henri IV avait souvent dit : « Si Dieu me prête vie, je veux que le dernier de mes paysans puisse mettre la poule au pot tous les dimanches. « Combien de millions d'hommes bornent aujourd'hui leur ambition à un morceau de pain blanc pour eux et leurs enfants ?..... »

de la destinée de ce prince que son règne fut l'époque mémorable de la grandeur, de la puissance et de la majesté de la France, dans toutes les parties qui constituent la force et la splendeur d'un État.

« Pour ne point sortir de notre sujet, bornons nous à justifier en peu de mots, ce que le grand roi, a déclaré avoir fait (dans le préambule de l'Ordonnance de 1681), pour l'accroissement de la NAVIGATION ET DU COMMERCE MARITIME du Royaume.

« A son avènement à la couronne, la France n'avait que quelques vaisseaux de guerre, avec deux ports simplement ébauchés ; et des l'année 1660 (huit ans après l'entrée de Colbert au ministère), sa marine était composée de trente vaisseaux de ligne, dont deux de cent trente canons, l'un nommé le « Royal Louis », l'autre le « Soleil Royal » ; un autre de cent vingt canons nommé le « Dauphin Royal » ; deux autres de cent dix canons chacun nommé l'un le « Royal », l'autre le « Monarque ». On y comptait, outre cela, quarante-un vaisseaux depuis soixante jusqu'à quarante canons ; dix-sept frégates depuis trente canons jusqu'à six ; cinq tartanes et six galiotes, dont deux à rames.

« Ces forces maritimes, sans compter les galères, étaient distribuées dans les ports de Toulon et de Brest, ou, par les soins de ce prince avaient déjà été construits ces magnifiques magasins, arsenaux et autres bâtimens nécessaires à la construction à l'équipement et à l'avitaillement des vaisseaux : superbes édifices que l'on ne peut considérer sans une admiration toujours nouvelle.

« La marine augmentant tous les jours, ce prince ajouta à ces deux premiers ports celui de Rochefort qui ne le cède point aux deux autres en magnificence ; à quoi il faut joindre Dunkerque, le Havre-de-Grace et divers autres ports rendus propres à servir au besoin de retraite aux vaisseaux.

« Ainsi avant même l'Ordonnance de 1681, la France avait, dans la Manche, aux espagnols et aux hollandais (4). Elle avait encore eu la gloire de prêter un secours utile AUX ANGLAIS. — Ces derniers n'eussent pas affecté l'empire de la mer, ou n'eussent pas au mépris du droit des gens et de toute bonne foi, fait éclater si audacieusement leur système d'usurpation, si moins tranquilles sur l'exécution des traités, nous eussions plutôt songé à relever notre marine des pertes qu'elle avait essayées sur la fin du règne de Louis XIV.

« Les premiers succès de nos nouveaux efforts ont fait voir que la France sera toujours en état de remonter en vaisseaux autant

(4) Nous avions alors pour amiraux les Duguay-Trouin, les Duquesne, les Jean-Bart, les Gabaret, les Châteaurenault, et, un peu plus tard, les Tourville. En 1681 la marine militaire reçut un accroissement de plus de soixante mille matelots,

Feuilleton du PATRIOTE FRANÇAIS. — Du 29 novembre 1850.

LES ABSENTS ONT RAISON.

(Suite.)

— La mort ! s'écria Max, comme frappé d'une idée subite ; savez-vous que vous me donneriez le désir de me jeter dans le torrent qui coule au fond de ce précipice ?

— Il est bien rapide, mon ami, dit Irma en riant ; je vous assure que pour se baigner, les baignes Vigier valent infiniment mieux.

En disant cela, elle fit avancer son cheval, et ne s'occupa plus de son mari, qu'elle laissa en arrière, près d'un petit pont fragile jeté sur le torrent.

Elle continua sa route, et frémir plus d'une fois en suivant le chemin périlleux qui serpentait sur la montagne. Max, par amour conjugal sans doute, avait fait signe à son guide de se joindre à celui de sa femme, et les deux guides protégèrent l'ascension de la tremblante voyageuse.

Au bout de dix minutes cependant, un nouveau sujet de querelle se présenta à son esprit ; elle se retourna avec empressement.

— Max, dit-elle, venez donc vite ; Max, j'ai à vous parler.

Mais elle chercha vainement autour d'elle : Max n'était plus là.

— Eh bien ! dit-elle, il est resté en arrière.

Elle fit signe aux guides de s'arrêter, et leur fit comprendre que son compagnon de voyage avait disparu. Ils poussèrent un long cri d'appel, auquel rien ne répondit, si ce n'est l'écho, ce grand solitaire qui d'un rocher fait sa cellule, et qui de l'angle d'une grotte ou d'un glacier, répond à tous ceux qui l'appellent.

Sérieusement inquiète, Irma revint sur ses pas en toute hâte. Quand elle fut arrivée en face du petit pont, elle poussa un cri terrible, et les guides eux-mêmes s'arrêtèrent épouvantés.

Pourquoi donc Irma et les deux guides restèrent-ils comme pétrifiés ? C'est qu'au fond du précipice que dominait le petit pont ils avaient cru voir le manteau de Max accroché à une pointe de rocher. Sans doute, le pauvre Max avait quitté ce monde comme elle, en ne laissant que son manteau.

— Oh ! le malheureux ! s'écria Irma, il se sera tué ! Et je suis cause de sa mort ; j'ai refusé de me séparer de lui ; j'y ai mis de la cruauté, de l'inhumanité.... Mais ce manteau n'est peut-être pas le sien, se dit-elle avec une lueur d'espoir. Oh ! que ne puisse m'en assurer.

Un des guides qui comprenait quelques mots de français entendit ces paroles. Il n'écoula que l'élan de son bon cœur et de ses jambes de chamois, descendit dans le précipice, et à l'aide des saillies de rocher qui lui servaient d'échelons, il parvint à une assez grande profondeur. Puis il

remonta bientôt avec une agilité merveilleuse, et jeta le manteau aux pieds d'Irma.

La jeune femme fondit en larmes ; elle avait reconnu le manteau de Max. Tous ses petits ressentiments s'effaçaient devant cette terrible catastrophe. Elle voulut cependant explorer la montagne, demander à tous les échos ; puis enfin, épuisée de fatigue, elle descendit la grande Châtaîgne.

Les guides rendirent témoignage aux autorités locales de la disparition soudaine du voyageur ; ils ajoutèrent qu'on avait trouvé son manteau dans le précipice, suspendu à un rocher, et il fut constaté qu'Irma Lirvine était veuve.

II.

Irma revint à Paris, et pleura Max par bonté de cœur autant que par convenance. Mais tout en déplorant ce terrible suicide, elle se dit pourtant : — Certes, je n'aurais pas souhaité la mort de ce pauvre Max, mais enfin, puisque le ciel a voulu que je fusse veuve, je vais retrouver ma tranquille perdue, je n'aurai plus ces disputes quotidiennes qui arrivaient régulièrement, comme le journal du matin, chaque jour, en prenant mon chocolat, j'étais abreuvée de fiel. Car il faut lui rendre justice à ce pauvre Max, il était querelleur, moqueur, acariâtre et contrariant !... Si Dieu veut de son âme, elle est capable de s'enfuir en enfer par esprit de contradiction.

qu'elle le voudra, et nous sont de sûrs garants des avantages que nous pouvons nous en promettre.

« Il ne faut, dis-je, que des vaisseaux à la France pour reprendre sur la mer son ancienne considération ; et c'est encore la ressource que lui a ménagée la prévoyance admirable de Louis XIV (lisez COLBERT), au moyen de ces utiles établissements qu'il a faits, d'un côté pour former et perfectionner continuellement des officiers de marine, et d'un autre côté pour avoir toujours sous la main un nombre suffisant de matelots expérimentés pour l'équipement des plus grandes flottes, sans interrompre le commerce maritime du royaume.

« Tel était le point de perfection où Louis XIV avait porté la marine de France, qu'on lui a vu cent vaisseaux de ligne, avec un nombre égal de vaisseaux inférieurs.

« C'est aussi sous son règne qu'a commencé ce commerce florissant qui, augmenté dans la suite, à la faveur d'une longue paix propre à faire tourner les idées d'une partie de la nation de ce côté-là, a enfin excité l'envie des anglais, jusqu'à leur faire oublier qu'ils étaient hommes... pour le traverser et chercher à le ruiner.

« L'indignité de leur conduite n'ayant pas eu d'autres motifs que celui de leur injuste jalousie, le fruit que nous en devons retirer, est de concevoir une haute idée de l'importance de notre commerce, et de demeurer pleinement convaincus, que comme il est la principale force des États, on ne saurait apporter trop de soins à le maintenir et à le protéger par les moyens les plus propres, du nombre desquels, et au premier rang, est celui d'avoir toujours sur pied une marine formidable.

(A continuer.)

ELOQUENCE PARLEMENTAIRE.

EXTRAITS DES DISCOURS DES DÉPUTÉS DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS DU DICTATEUR ROSAS, DANS LES SESSIONS DES 2, 3 ET 4 OCTOBRE 1850.

(Suite.)

« La politique internationale du général Rosas est bien différente de ce que signifie le mot **DIPLOMATIE**, si justement soupçonné d'artifices, et qui, en général, ne sert qu'à marquer ou un système de fourberies et de dupes réciproques, ou un autre système de violences d'une part et de soumission de l'autre, sous une forme menteuse et puérile de **RÉCIPROCITÉ** (*). La diplomatie du général Rosas est ce qu'elle doit être (ECOUTEZ), LA MORALE APPLIQUÉE AUX RELATIONS DE NATION A NATION, LA MORALE NOBLE ET SIMPLE !—Dans ses difficultés internationales, le général Rosas ne va pas s'informer « de ce que les autres ont fait, » ni chercher des lumières pour ses démarches dans les archives diplomatiques, LUMIÈRES LES PLUS SOUVENT INFECTES ET TROMPEUSES.—Le général Rosas consulte LE CŒUR !—C'est là que sont tracées par la main de Dieu les lois de la justice. C'est avec LE CŒUR SUR LES LÈVRES (quelle candeur !) que LE GÉNÉRAL ROSAS PARLE A TOUTES LES NATIONS AVEC LESQUELLES IL PEUT AVOIR DES DIFFÉREND (comme le Brésil par exemple) ; il rend justice à toutes ; mais il ne cède à aucune quand sa patrie a pour elle le bon droit. Il ne cède ni au faible, ni au fort, ni à un seul, ni à un grand nombre réunis (« ni à muchos reunidos ») ; il ne cède ni sous le prétexte de circonstances, ni sous celui d'une République naissante, ni sous celui de la protection des intérêts matériels, sous aucun prétexte il n'abandonne la justice. Même dans ses conflits avec les forts, le général Rosas ne va point chercher l'aide d'autres forts (attrapez cela France, Anglais !).

(*) Dans la suite de notre travail de fond sur le « Commerce et l'influence de la France, » on trouvera le vrai sens et la portée de ces mots.

Ce fut là toute l'oraison funèbre que la veuve fit à son mari. Quelques mois se passèrent, et peu après les consolateurs se présentèrent. Beaucoup furent appelés, un seul fut presque élu, ce fut le beau Cyprien, lionceau à la mode, joli meuble de salon, aussi indispensable que les lambrequins de damas et les lustres dorés. Ce qui séduisit surtout Irma, c'est que le lion était très-privé, très-placide et très-débonnaire. Avec celui-là, se dit-elle, je n'aurai pas de discussion ; il est doux et sucré comme un bonbon de Berthelémot.

Elle lui sourit gracieusement, lui permit de soupirer comme un fidèle berger pendant l'année du deuil, et lui fit espérer qu'un peu plus tard elle deviendrait sa femme.

L'année s'écoula, mais que de choses il se passa dans une année, que de changements dans les ministères et dans les cours, Irma, qui d'abord accueillait Cyprien avec une grâce charmante, était devenue peu à peu d'une parfaite indifférence. Cyprien, amoureux et désolé comme une élégie, s'affligea profondément, et se demanda s'il avait un rival. Mais il fit vainement des recherches dans la vaillante armée des danseurs de salon, depuis la vieille garde de la valse à trois temps jusqu'aux voltigeurs de la polka et aux conscrits de la scotch. Irma, qui repassait dans le monde depuis quelques temps, n'y remarquait personne, et apportait partout une sorte de tristesse et de préoccupation.

Un jour enfin, Cyprien voulut connaître son sort, et se

glorier et Brésil), sous le nom de **MÉDIATION**, d'**ARBITRAGE** ni d'aucun autre, comme on le fait tous les jours en Europe, et comme nous avons déjà vu, malheureusement, en faire l'essai dans quelques Républiques Américaines.

« UN MOYEN AINSI BAS EST INDIGNE DU CŒUR DU GÉNÉRAL ROSAS : il sait que chercher l'appui d'un fort contre un autre fort, ce n'est que changer d'opresseurs (AVIS AU PRÉSIDENT LÉ-GAL). Sa patrie naquit seule (comme les vaches) au milieu de cette nature pompeusement déserte (GRANDIOSAMENTE SOLA !) : c'est en elle-même, c'est dans sa propre grandeur et dans sa propre force qu'elle doit chercher ses auxiliaires et ses moyens de défense.

« Sans les qualités éminentes que le général Rosas possède, et que lui donnent LA RÉPUTATION DE SAGE DANS LES NÉGOCIATIONS, même dans la bouche de nos propres ennemis, et au milieu de l'Assemblée Nationale de France, sans ces qualités, dis-je, LE GRAND PARANA AURAIT CESSÉ POUR TOUJOURS D'ÊTRE UNE PROPRIÉTÉ EXCLUSIVEMENT ARGENTINE... le Paraguay et QUELQUES AUTRES PROVINCES de la République auraient cessé de lui appartenir (quel malheur !)—et l'ÉTAT ORIENTAL, notre digne allié, parce qu'il est notre égal et non un GRAND PRÉ-TENTIEUX (textuel), aurait déjà été constitué sous un protectorat européen. » (Le protectorat de Rosas est le seul que Montevideo doit rechercher « dans l'intérêt de la justice, de l'honneur, de la sécurité (art. 4 du traité Mackau) et du TRÉSOR de Buenos-Ayres... ») (Consuiera.)

NOUVELLE ÉTRANGE DU PARAGUAY.

On lit dans le journal le Rio-Grandense du 16 de ce mois : « Dans l'après-midi d'avant-hier, à l'arrivée du vapeur CAROL, venant du Yaguaron, on commença à répandre le bruit que notre chargé d'affaires au Paraguay avait demandé ses passeports et s'était retiré. Cette nouvelle se confirma hier à l'arrivée du vapeur AMÉLIA, de Porto-Alégre, amenant à son bord notre chargé d'affaire, qui repart aujourd'hui pour Rio-Janeiro sur le vapeur EMERATRIZ.

« D'après les informations qu'on nous donne, le motif de cette retraite serait le suivant :—Entre le Paraguay et notre province de Matto-Grosso, il y a des terrains que l'on suppose neutres, et dont le droit de possession n'est pas éclairci. Le président de Matto-Grosso donna ordre de former dans ces parages des établissements, et même des fortifications, d'après ce qu'on nous rapporte. Le chef de la République du Paraguay ayant su, donna ordre d'intimer à nos agents d'abandonner les travaux et se retirer. L'officier qui dirigeait les travaux s'y refusa, en disant qu'il ne recevait pas d'ordres du président du Paraguay, et qu'il n'abandonnerait les travaux et ne se retirerait qu'après en avoir reçu l'ordre du président de Matto-Grosso. Le chef paraguayen, sans vouloir en entendre davantage ordonna à une force de huit cents hommes de marcher sur nos gens, qui furent dispersés.

« Notre chargé d'affaires, en présence de ce procédé, et n'ayant pu obtenir une satisfaction ou des explications suffisantes, demanda ses passeports et se retira. » (Comercio del Plata.)

NOUVELLE MOINS ÉTRANGE DE RIO-GRANDE.

« Il nous conste que la garde de Itaguatia a saisi une portion d'armement que l'on envoyait de cette province dans l'État-Orient. Toutes les probabilités portent à croire qu'il était destiné à Oribe. Nous ignorons encore la quantité, et nous savons seulement qu'il était réparti dans cinq charrettes, avec quelques surons d'herbe matée.

« Il nous conste également que, dans l'État-Orient, les forces se conservaient impassibles, « et que Ignacio Oribe assure qu'il n'y aura pas de guerre. » Ce chef se trouvait sur les bords

du Tacuarembó-Chico, ou la petite vérole decime sa troupe, composée d'environ 600 hommes. »

(O Rio-Grandense du 20.)

(Comercio del Plata du 27.)

DÉMENTI

DONNÉ À L'ÉTRANGE NOUVELLE DU PARAGUAY.

« Rio-Grande le 18 novembre.

« Nous sommes autorisés à assurer que la nouvelle qui s'est répandue dans cette ville, de la retraite du ministre brésilien du Paraguay, est complètement fautive ; attendu qu'il n'a point reçu ses passeports et qu'il s'y maintient encore en son caractère diplomatique.

« La personne venue sur l'AMÉLIA et qui est repartie pour Rio-Janeiro par l'EMERATRIZ, est M. le capitaine du génie Antonio Pedro de Carvalho Borges, secrétaire de la légation brésilienne du Paraguay.

« Il est vrai que ce monsieur est allé à Rio-Janeiro par suite des doutes qui existent sur les terrains situés aux confins de Matto Grosso ; mais on ne doit pas croire pour cela, que l'affaire puisse être grave, ni qu'elle doive susciter aucun embarras à l'Empire.

« S. S. loge pendant son séjour en cette ville dans la maison du capitaine de port qui l'accompagna jusqu'à bord de l'EMERATRIZ. (Diario do Rio-Grande.)

NOUVELLES COMMERCIALES DE BUENOS-AYRES.

« On a des nouvelles de Buenos-Ayres jusqu'au 23. Le marché continuait à être des plus abattus. Il était arrivé quatre navires de Liverpool avec des marchandises, et on en attendait encore plusieurs. Tout le monde est d'opinion que le résultat de ces expéditions seront ruineux, autant parce que les acheteurs n'inspirent aucune confiance, que parce que les rémates (ventes à l'encan) que l'on allait faire de toutes les existences des négociants faillis contribueraient à faire baisser encore le prix.

« A l'égard des vins et des autres articles de consommation, la situation de la place était également très-mauvaise. Les prix auxquels se sont vendus dernièrement les chargements de l'ISABEL et de la FORTUNA (vins d'Espagne) montrent bien les pertes que les introducteurs doivent avoir éprouvées.

« On avait aussi vendus les chargements du COTINGIBA et du GÉNIE, de Cette, vin rouge supérieur à 338 \$ la pipe ; le savon en caisse 23 \$; le Frontignan 40 \$; et l'Absinthe 60 \$.

« Le change sur Londres à 74 sh. pour une once au comptant. « Les onces de la patrie restaient, à la date du 23, à 231 1/2 et 232. Il y avait des acheteurs à 231 1/2. Les patacons et piastres fortes 14 à 15 \$.

« Les frêts en baisse par suite des fréquents arrivages de navires. » (Comercio del Plata.)

IMMIGRATION ET COLONISATION !

DANS LA PROVINCE DE SAINT-PAUL.

Dans un extraits des journaux de Rio-Grande, fait par le COMERCIO DEL PLATA du 23, nous avons lu avec intérêt le passage suivant d'une lettre écrite de la province de Saint-Paul (Brésil), en date du 20 octobre dernier :

« A propos d'esclavage, la législation hautement répressive du trafic des nègres, n'a pas rencontré la moindre opposition dans l'opinion publique de cette province. Le changement qui s'est opéré dans les idées à ce sujet, en si peu de temps, est vraiment digne de remarque.

« Le sénateur Vergueiro est un grand apôtre de la Colonisation. Les essais de colonisation sur une grande échelle, pratiqués dans sa magnifique propriété de IBICABA, finissent par convaincre les cultivateurs qu'il est possible de cultiver le café et la canne à

stupéfaction : mais, je ne vois personne, et à moins que ce ne soit un sylphe invisible... Il est vrai qu'on peut croire à la magie quand on vous regarde. Mais enfin, madame, où est ce rival qui me désespère ?

— Dans ce cadre, reprit Irma.

— Dans ce cadre !... je ne vois qu'un portrait : vous m'avez dit que c'était celui de votre mari.

— Certainement, monsieur ; c'était à lui que je parlais, que je parle tous les jours, je l'aime tant, ce pauvre ami.

— Eh quoi, s'écria Cyprien, mon rival, c'est un portrait, et le portrait d'un mari, encore... Mais je croyais pourtant que ce cher défunt était moins adoré de son vivant : on prétendait même que votre lune de miel ressemblait assez à la lune de mars, qui amène tant de mauvais jours et de giboulées.

— Il est vrai que nous n'étions pas parfaitement d'accord, il me querellait souvent, ce cher ami. Voyez pourtant comme son portrait a une expression de douceur, comme il me sourit. Mon Dieu, que c'est bon et aimable, un mari encadré !

— Il est certain, répliqua Cyprien, que les meilleurs caractères se sont toujours trouvés dans les cadres.

— Et puis, voyez-vous, reprit Irma, je ne saurais pas l'apprécier : je le trouvais contrariant, sarcastique, c'était de l'esprit.

(La suite au prochain numéro.)

rendit chez la jolie veuve, pour la demander solennellement en mariage.

Au moment où le domestique allait soulever la portière pour l'annoncer, Cyprien entendit la voix d'Irma dans la pièce voisine.

— Mon pauvre ami, disait-elle avec l'inflexion de voix la plus tendre, je le vois bien, je n'aimerai jamais que toi.

— J'en étais sûr, dit Cyprien, j'avais un rival, je vais le connaître....

Et, repoussant le domestique tout stupéfait, il souleva la portière et entra. Il jeta autour de lui un regard inquiet, et ne vit personne.

— Hé quoi, madame, vous étiez seule ? s'écria-t-il en entrant.

— Vous le voyez bien, dit Irma.

— Mais cependant dit Cyprien avec hésitation, j'avais cru !... il m'avait semblé distinguer de tendres paroles.

— Ah ! vous m'avez entendue ! reprit Irma en rougissant. Hélas, oui, je lui parlais, à ce pauvre ami.

— Mon malheur est donc certain, vous en aimez un autre !... Et cependant, vous m'avez permis d'espérer. Mais comment se fait-il qu'il soit sorti sans que je l'aie même entrevu ?

— Il est toujours là, monsieur, dit Irma en soupirant.

— Comment ! s'écria Cyprien, en la regardant avec

sucr
duit
guei
c'est
« par
« qu
centa
dans
confi
qu'il
d'aut
sente
voir é
tel est
contra
pas la
«
sulta
eux et
elle la
éviter
journé
«
sénateu
«
Allema
vant di
une rév
de l'ins
Nou
de merc
« N
« leau,
« de cet
« Franç
« camp
« tact.
Ne sa
officier, e
que nous
qui nous
et voici ce
quo, « ce
Il est l
l'une adre
avec cette
« Au li
Et au b
« Prési
Ce qui a
sé de Monsi
d'abord et
Ces deux de
la viande, l
lement rapp
les que nous
pas au reste
sent essayée
fourni l'occe
Nous reg
quée en mèn
éviter la répé
Plato, « et
que les expli
Il nous
un blâme su
pas eu la m
loyauté bien
de faire cette
pris.
Nous em
ques jours
se aux pros
sur la mar
A peine l
à peine la C
nominal, qu
divisés par
signarde et
me formant
1793 et celle
qui devenait
sorte de conf
militaire des
gardèrent sa
elle continu
quand la Lèg
on se consola
rons notre l
semblant ni d

sucre avec des bras libres, et qu'on en obtient un plus grand produit qu'avec les esclaves; bien que, à la vérité, le sénateur Vergueiro donna à son projet la base qui, sans doute, est préférable; c'est-à-dire « une association avec les colons, » au moyen de la participation dans les produits des travaux auxquels ils s'appliquent.

« C'est un plaisir d'aller à cette colonie et de voir plusieurs centaines d'individus, tous très-contents et pleins de confiance dans un avenir qui se présente à eux sous l'aspect le plus flatteur; confiance qui augmente et se fortifie, en proportion des avantages qu'ils recueillent journellement.

« Non loin des plantations de café de ces colons, il y en a d'autres qui sont cultivées par des esclaves du sénateur. Ils présentent, après la récolte, l'aspect le plus triste. Ils ont l'air d'avoir été brûlés par une grande gelée, ou battus par les ouragans; tel est l'état misérable de ces arbustes dévastés. Les premiers, au contraire, sont touffus et pleins de vigueur; et cependant on n'a pas laissé un seul grain de café sur les branches.

« Cela suffit pour faire voir la différence du travail et des résultats. Les colons traitent la plantation de café comme un fond à eux et qui leur paie leurs fatigues. L'esclave voit peut-être en elle la cause de sa misère, et c'est pour cela qu'il ne cherche qu'à éviter le fouet du majordomme en lui présentant, à la fin de la journée, le nombre d'aliquiers de café qui lui a été signalé.

« Beaucoup de planteurs se disposent à adopter le système du sénateur Vergueiro.

« Le sénateur Souza Queiroz a déjà donné ordre d'engager en Allemagne un grand nombre de familles; et il est probable qu'avant dix années d'ici l'industrie de cette province aura éprouvé une révolution complète, par suite de la substitution du genre et de l'instrument du travail.

UNE EXPLICATION.

Nous avons lu avec surprise dans le CORREO DE LA TARDE de mercredi au soir les lignes qui suivent :

« Nous sommes autorisés à déclarer que M. Bertin du Château, lieutenant-colonel et chef supérieur des forces françaises de cette place, n'a pas reçu la communication que le « Patriote Français » d'aujourd'hui annonce lui avoir été adressée du camp ennemi; que le fait qu'on cite est complètement inexact. »

Ne sachant pas que les agents français aient ici aucun journal officiel, et n'ayant pas reçu communication de cette rectification que nous nous serions empressés de publier, comme toutes celles qui nous ont été adressées, nous sommes allés aux informations, et voici ce que nous avons recueilli, ce qui explique le « quiproquo, » ce qui est la vérité.

Il est bien arrivé samedi matin « deux dépêches » du Cerrito; l'une adressée, comme nous l'avons dit, à M. l'Amiral, l'autre avec cette suscription, nous traduisons :

« Vivent les Défenseurs des Lois ! »

« Mort au Sauvages-Unitaires ! »

« Au lieutenant-colonel D. Francisco Oribe, chef de la droite »

Et au bas :

« Président de la République. »

Ce qui a causé l'erreur des personnes qui ont cru voir l'adresse de Monsieur Bertin du Château sur cette missive, c'est le titre d'abord et puis en suite qu'elle a été portée à son domicile même. Ces deux dépêches avaient été apportées sans doute par le bateau à la viande. Pour nous, nous n'avons rien inventé, nous avons seulement rapporté ce qu'on disait partout avec des circonstances telles que nous ne doutons plus de la vérité du fait. Ce ne serait pas au reste la première inconvenance que les agents français eussent essayée ici, et en nous en faisant l'écho, nous avons au moins fourni l'occasion de rétablir le fait dans toute sa vérité.

Nous regrettons que la note officielle n'ait pas été communiquée en même temps à tous les journaux, cela aurait au moins évité la répétition de l'article par notre confrère le « Comercio del Plata, » et si cette rectification paraît à la fin du journal, c'est que les explications nous ont été fournies un peu tard.

Il nous reste à dire que nous n'avons nullement pensé jeter un blâme sur Monsieur le colonel Du Château, et que nous n'avons pas eu la moindre intention de nous attaquer à la droiture et à la loyauté bien connue de son caractère; nous n'aurions pas besoin de faire cette remarque, si nous ne craignions d'avoir été mal compris.

FRANCE.

Nous empruntons à une brochure publiée il y a quelques jours par Hippolyte Castille, sous le titre de : *Réponse aux proscriptions*, une étude remarquable sur le caractère et sur la marche de la révolution de février.

A peine la révolution de Février s'était-elle accomplie, à peine la Constituante avait-elle fait son premier appel nominal, que les Représentants du peuple furent aussitôt divisés par eux-mêmes et par la voix publique, en montagnards et en girondins; on alla jusqu'à voter un costume formant une sorte de *mezzotermine* entre la mode de 1793 et celle de 1848. Ceci n'était que du puéril, mais ce qui devenait plus grave, c'était de s'endormir dans une sorte de confiance fatale, c'était de croire à la marche similiaire des deux révolutions. Les hommes clairvoyants ne gardèrent sans doute pas longtemps cette espérance, mais elle continua de régner sur l'ensemble des esprits. Et quand la Législative vint porter la réaction à son comble, on se consola en disant : Nous sommes en 92, nous aurons notre 10 août. Or, les deux révolutions ne se ressemblant ni dans la forme, ni dans le fond, ni dans les

hommes, ni dans les choses, on commençait par faire des rapprochements forcés dont on tirait ensuite des conséquences arbitraires.

La loi contre le suffrage universel réveilla un moment cette pensée du 10 août. Mais les événements ne se copiaient pas, le jour du réveil viendra avec sa date à lui, sa physiologie et son caractère. Quoi qu'en disent nos frères prosaïques, on frémit en songeant aux conséquences qu'aurait pu entraîner une pareille tentative avortée ! Certes nous ne sommes pas de ceux qui se plaisent à verser l'opium sur toutes les douleurs du peuple et l'empêchent de sentir où le blesse le joug; nous regardons les endormeurs comme l'espèce la plus dangereuse des corrupteurs. Le sacrifice et le combat sont la vertu des peuples modernes, la vertu du peuple français surtout. Avant 89 le peuple de France, comme la plupart des peuples de l'Europe, pouvait passer pour corrompu, dix huit siècles de régime absolu l'avaient fait tel; mais depuis il s'est racheté : il s'est racheté par les tortures de la révolte; il s'est racheté par les guerres de la République et de l'Empire; il s'est racheté par la révolution de Juillet et par le 24 Février, par le mépris de la vie, par le sang, par les larmes, par l'héroïsme. A quelque parti que vous appartenez, vous qu'anime encore le sentiment national, gardez-vous d'endormir le peuple et d'éteindre en lui cet héroïsme qui est le plus inexpugnable rempart de la France !

Mais en même temps nous nous disions : La force d'un peuple, comme celle d'une armée, ne consiste pas toujours à livrer bataille à l'ennemi qui la lui offre; la sagesse est aussi l'arme des forts.

Il y a des époques où l'esprit révolutionnaire règne dans le peuple comme, à certains jours, l'électricité dans l'air. Cette fois il resta calme et indigné. C'est que le peuple, cet être collectif, est de la nature de la Providence : il se tient à la température des événements des idées.

Nonobstant, une fausse manière d'envisager la révolution, entretenue avec bonne foi par la tradition jacobine, avait failli perdre la révolution elle-même. On était sous la Législative, la Législative voulait un 10 août, et le 10 août une Convention; il en coûtait beaucoup d'abandonner ainsi le scénario tracé magistralement par les événements du dernier siècle.

Pour conclure, il n'y avait pas besoin d'ajouter les bataillons de Changanier; quand le jour est venu, les bataillons n'y font rien; mais il fallait que les hommes de la politique militante examinaient : 1° la situation du parti révolutionnaire sous les deux Législatives; 2° le caractère de la révolution de Février dépouillé de toute idée préconçue, de toute réminiscence traditionnelle. C'est ce que nous allons essayer de faire afin de détruire, dans la mesure de nos forces, ce malentendu qui a égaré beaucoup de citoyens et qui pourrait finir par en décourager bien d'autres. Il y a des hommes qui, ne voyant pas venir un événement attendu, se croient abandonnés de la Providence. A ceux qui seraient tentés de s'égarer, à ceux qui fléchiraient, il est bon d'indiquer une route nouvelle; il est bon d'ouvrir à leur activité la carrière où elle pourra se développer avec plus de certitude au profit de la cause démocratique et sociale. D'une situation nettement accusée jaillit quelquefois la lumière qui déchire les ténèbres de l'avenir.

En étudiant la situation du parti révolutionnaire sous les deux Législatives (avant le 10 août pour la première) on est de suite frappé de l'impossibilité de trouver le moindre rapprochement. Sous la première Législative la république n'est point proclamée, la Gironde, qui y domine, se rencontre avec la Montagne pour pousser au renversement de la royauté.

Sous la seconde, la République a deux ans d'existence. Elle est battue en brèche par la majorité.

Sous la première, la majorité est républicaine. Elle est royaliste sous la seconde.

Sous la première, les ultra-réactionnaires s'appuyaient sur la Constitution.

Sous la seconde, la Constitution est le palladium du parti le plus avancé.

Passons au gouvernement.

En 92, le gouvernement, dans la personne de Louis XVI, est enfermé aux Tuileries et gardé par la milice citoyenne.

En 1850, le gouvernement est libre et armé, il peut peser dans la balance des partis.

En 92, le gouvernement n'est plus qu'un enjeu; les partis sont en face livrés à leurs propres forces.

En 1850, le gouvernement est devenu un parti, il a une action propre, il espère imposer sa volonté.

L'extérieur n'est pas moins frappant de dissemblance. Autrefois 20 mille émigrés ont fui la France dès le commencement de la Révolution, et laissé le parti royaliste sans soutien.

Aujourd'hui, la réaction est restée tout entière, elle s'est mise sur les rangs, elle a joué la comédie de la république, et elle est venue nous combattre, dès la Constituante, dans notre propre sein.

Autrefois les armées étrangères qui menaçaient la France surexcitaient les sentiments patriotiques.

Aujourd'hui la France aide l'Autriche à restaurer le Pape.

La situation de Paris achève le tableau.

Trois assemblées dominaient la capitale : les Feuillants, les Jacobins, les Cordeliers, la première royaliste, les deux autres révolutionnaires, la majorité réactionnaire, c'est à dire girondine et constitutionnelle, de la Législative de 1792, fait fermer les Feuillants et laisse ouverts les deux clubs révolutionnaires.

L'Assemblée législative de 1850 ne se contente pas de fermer tous les clubs et d'en sceller la porte par une loi, elle interdit les Réunions électorales, et tue le Suffrage universel dont elle est issue !

Le parti révolutionnaire, en 1792, trouve au dehors l'appui vigoureux de la Commune et des Sections.

La gauche actuelle n'a aucun corps organisé jouissant d'un caractère égal. Elle est l'organe (bien affaibli, il est vrai) de l'opinion publique, du peuple, d'une grande partie de la garde nationale, d'une grande partie de l'armée; mais ces forces n'ont pas une Commune qui les relie, les centralise et les lance au moment donné.

Au 10 août 1792, c'est à peine si Louis XVI trouve trois ou quatre bataillons de Suisses pour le défendre.

En juin 1850, Paris est gardé par cent trente cinq mille soldats.

La veille du 10 août, la police, par ordre de la Commune ne donne aux troupes que trois cartouches par homme, et le conseil municipal en fait distribuer des milliers aux Marseillais, avec 20 mille francs d'indemnité.

La veille du vote de la loi électorale, la garnison de Paris est approvisionnée de munitions de guerre, la gendarmerie mobile reçoit autant de cartouches que la gendarmerie en peut contenir.

On pourrait longtemps prolonger le contraste, les faits ne manqueraient pas. Mais ceux que nous avons énoncés suffisent pour accuser nettement la différence de situation du parti révolutionnaire sous les deux Législatives. On voit ce que devient la prétendue similitude des deux révolutions. Encore n'avons-nous rien dit de l'état des idées; de la physiologie des parties et des hommes qui les composaient. Le tableau s'achèvera en traçant en quelques mots le caractère réel de la révolution de Février.

La révolution actuelle commence — et rien plus logique, — comme la révolution de 89 finit : par des aspirations vers un meilleur état social. La première révolution est toute de politique et d'action; celle-ci toute de science et d'économie. Le 24 Février n'est pas seulement un fait d'armes populaire, c'est surtout un acte de génie politique admirable, presque sans exemple : c'est le triomphe le plus éclatant de la puissance de l'opinion combinée avec l'art de la politique la plus déliée. Nous nous plaisons à rendre cet hommage à la tradition jacobine. Malheureusement on improvise un trait de génie et l'on n'improvise point une législation économique; et c'est ce qu'il aurait fallu pouvoir accomplir en vingt décrets.


Quoi qu'en ait pu dire la réaction dans ses hypocrites terreurs, quoi qu'ait pu rêver le peuple dans ses héroïques inspirations, nous sommes forcés de reconnaître que la révolution de Février n'a point un caractère révolutionnaire, dans le sens que la tradition attache à ce mot. Elle commence par un acte de science politique de la plus haute école, pour continuer par la théorie de la science sociale, et la mise en pratique des premiers essais. Elle renouvelle sous le nom de Socialisme les grandes discussions philosophiques du dernier siècle, mais avec des définitions plus certaines, un coup d'œil plus juste. Elle y mêle des notions d'économie nouvelle qui permettent de faire pénétrer les principes les plus élevés dans une application relative, mais immédiate, en organisant les premières associations. Ah ! si la révolution de Février n'est pas révolutionnaire dans le vieux sens du mot, elle le sera dans un sens nouveau, dans un sens plus profond peut-être; elle sera révolutionnaire par la science, révolutionnaire par l'économie ! L'esprit d'association est sa base d'opérations. (La Semaine.)

Le bilan de la Banque de France, au 16 août, présente une augmentation de près de 1,500,000 francs sur l'encaisse et une diminution de 1,100,000 francs dans la circulation des billets. Le portefeuille de Paris a baissé de 4 millions; celui des succursales a haussé d'un peu plus d'un million; c'est une réduction d'à peu près 3 millions sur l'ensemble. Le compte courant du trésor s'est accru d'un peu plus d'un million. (Id.)

NAVIRES EN CHARGE

POUR SAINT FRANCISCO, [CALIFORNIE.]

TOUCHANT A VALPARAISO.

 Le beau trois mats français *Georges*, ayant déjà une partie de son chargement engagé partira pour cette destination, sous le commandement du capitaine Tanguy, le 10 décembre.

Ce navire, tout neuf et de marche supérieure offre toutes les commodités désirables pour un long voyage.

Pour fret et passage, s'adresser au capitaine à bord ou chez L. Sagory et Kunz, courtiers maritimes, rue des Misiones, n. 115.

AVIS DIVERS

TEATRO NACIONAL.

GRAN FUNCION EXTRAORDINARIA.

EL DOMINGO 1.º DE DICIEMBRE DE 1850

El Sr. Winther al volver á aparecer nuevamente en este Teatro, lo hace animado de los mas grandes deseos en complacer á un público de quien ha recibido la mayor muestra de distincion y aprecio, y para lo cual no perdonará sacrificio alguno, para presentarle una funcion que corresponda á tan distinguidas demostraciones.

Despues de una escojida sinfonía preparatoria dará principio en el órden siguiente :

Primera Parte.

GRAN DANZA EN LA CUERDA

Por el jóven Americano, quien ejecutará un paso nuevo en carácter; en seguida se presentará el Sr. Winther y bailará el paso tambien nuevo titulado *ZEPHIR*, (con balanza)

Segunda Parte.

BAILE EN LA CUERDA.

El Sr. Winther se presentará sin balanza sobre la cuerda y ejecutará difíciles pasos y posiciones. En seguida se presentará la *Petit-Amour*, quien cantará unas graciosas canciones, y bailará el nuevo paso titulado :

LA VUELTA DEL SAVOYARDO.

Tercera Parte.

GRAN BAILE SOBRE DOS CUERDAS

Por el Sr. Winther y Señora Winther, quienes bailarán una nueva polka titulada :

LA POLKA NACIONAL.

Cuarta Parte.

La graciosa pantomima nueva titulada :

EL MAJICO ENAMORADO

6.ª

EL MIEDO DE PIERROT.

El Sr. Winther desempeñará el difícil rol de *Pierrot*. — La señora Petronila S. de Quijano, desempeñará el rol del *Májico*, debiendo advertirse que será recitado; el Sr. Winther nada tiene que recomendar al público al presentarle á tan distinguida artista.

PERSONAJES.

ACTORES.

El *Májico*.....Sr. P. S. de Quijano.
Pierrot, criado de.....Sr. Winther.
Pestardi, viejo.....Sr. Linari.
 Un arlequin amante de.....Sr. Saco.
 Angela, hija de *Pestardi*.....Sr. Winther.
 El Anjel Protector.....*Petit Amour*.
 Un Sarjento.....Sr. N. Nort.
 Un Carrero.....Sr. Gomez.
 Comparsas y soldados.....Resto de la compañía.

Quinta Parte.

CUADRO MITOLOGICO

Iluminado con fuego blanco, titulado :

RECONOCIMIENTO Y GRATITUD

A LA

JOVEN REPUBLICA ORIENTAL.

La jóven República será presentada por la *Petit-Amour*. Los artistas reconocidos Sr. Winther y Señora Winther, un Anjel el jóven Americano.

En la tercera parte de la funcion bailará el Sr. Winther la nueva galopa titulada :

LA MONTEVIDEANA,

que le ha sido dedicada por su autor el jóven y primer violin de la orquesta D. Manuel de Guridi.

Los intermedios serán sostenidos por la orquesta.

Tal es la funcion que tengo el honor de presentar por primera vez despues de mi regreso; y si ella merece su aprobacion, quedarán satisfechos los deseos de vuestro reconocido artista.

CARLOS WINTHER.

A las ocho y media.

NOTA.—Se previene al público que no se recibirá en las puertas ninguna clase de dinero sino la correspondiente entrada.

Dans la fabrique de chapeaux, casquettes et toute espèce de coiffures civiles et militaires, de Quequejou, Dossurget et Cie., rue Sarandi, 240, au coin de la rue du Cerro, 153 155 — A LA VILLE DE BORDEAUX. On blanchit toute espèce de chapeaux de paille pour hommes et pour enfants. On blanchit aussi toutes sortes de chapeaux de paille pour dames, de quelque genre et travail qu'il soient. Ce nouveau procédé qui rend à la paille son éclat primitif se trouve dans cette seule maison.

TEATRE.

M. Winther prépare pour le Dimanche 1er décembre, une représentation nouvelle sous tous les rapports. Il représentera aussi un nouveau tableau mythologique dédié au public de cette capitale. Les autres détails de la représentation seront donnés dans les affiches d'usage.

Les balcons étant déjà pris pour les représentations de M. Winther, on prévient le public que les billets pour toutes les autres places sont en vente, à partir d'aujourd'hui, au domicile de cet artiste, au rez de chaussée de la maison neuve de M. Figueiras, à côté du théâtre; avec l'assurance qu'aucunes autres places ne seront réservées par les buralistes.

Toutes les personnes qui désireront prendre des loges aux secondes, ou d'autres places, voudront bien se donner la peine de se présenter au bureau, parce que les demandes sont déjà nombreuses, et par conséquent on croit devoir en prévenir le public.

AU PUBLIC.

Etant arrivé de nouveau, avec ma famille, dans cette VILLE HEROÏQUE, pour laquelle je conserve les sympathies les plus vives, j'ai l'honneur d'annoncer à ses habitants : qu'aussitôt que j'aurai pu m'arranger avec le propriétaire du Théâtre, et que j'aurai obtenu la permission nécessaire de l'autorité, je me présenterai de nouveau devant le public éclairé de Montevideo.

CARLOS WINTHER.

EDOUARD MARICOT

A l'honneur de prévenir MM. les souscripteurs à l'ouvrage intitulé *Revolution de Février de 1848* qu'il peut se présenter pour choisir leurs primes qui sont arrivées par l'Aristide et qui se composent.

- 1o une pendule représentant l'archevêque de Paris mort sur les barricades
- 2o une pendule représentant Jeanne d'Arc au siège d'Orléans
- 3o une pendule représentant la sainte famille
- 4o une pendule représentant un laboureur.
- 5o une pendule dite œil de bœuf.
- 6o un nécessaire pour homme.

L'ouvrage se composera de 36 ou 40 livraisons qui feront 4 beaux volumes ornés de 40 portraits en pied représentant les principaux personnages de cette époque dessinés par A. Lagachie d'après nature et gravés sur acier par les premiers artistes.

Le prix de la souscription est de :
 20 patacons l'ouvrage complet.
 5 patacons le volume.
 1½ patacon la livraison.
 Il reste encore quelques exemplaires pour ceux qui veulent souscrire, ils auront la même faveur que les premiers souscripteurs.

EN OUTRE

On prévient que dans le même magasin on vient de recevoir un élégant assortiment d'article de papeterie et de bureau, et aussi tout ce qui est nécessaire pour les artistes peintres et dessinateurs, le tout de bon goût et de première qualité.

PARA UN MATRIMONIO.

Se desea alquilar á inmediaciones de la plaza 6 del mercado principal una casita de dos ó tres piezas, pero que tenga cosina y buen corral. Quien la tenga y quiera alquilarla ocurra a esta imprenta.

UN APRENDIS

Se necesita en esta imprenta; el que quiera aprender este arte puede apersonarse á ella, basta que sepa leer con regularidad.

EN VENTE.

Les ouvrages suivants reliés ou brochés sont en vente à l'imprimerie du Patriote Français.
 Les Pêche Capitaux.
 l'Orgueil
 Les Pêches Mignons.

Gingènes ou Lyon en 1793.

Les Mistères de l'Inquisition.

La Gorgone.

Le Juif-Errant.

Les Mistères de Paris.

Tous ces ouvrages se vendent au Rabais.

EN FEUILLETONS,

Le fils de l'Empereur.

Les Mistères de Sainte-Elene.

Le Sansonnet.

EN VENTE.

Chez les libraires, et rue de las Camaras num. 148 à l'imprimerie du Patriote Français.

EMIGRATION ET COLONISATION

DANS

La Province brésilienne de Rio Grande-du Sud, la République Orientale de l'Uruguay et tout le bassin de la Plata.

Une brochure in-8º

PAR

M. ARSENE ISABELLE,

Ancien chancelier du Consulat General de France, auteur du "Voyage á Buenos Ayres et a Porto Alegre" de notes commerciales et de plusieurs autres écrits sur Montevideo.

MONTRICHARD.

Arrange les vieux chapeaux et blanchit dans toute la perfection, les chapeaux de paille,

S'adresser, rue de Juncal, num. 46.

En vente.

LA CONSTITUTION

DE LA

REPUBLIQUE FRANCAISE

Promulguée par l'Assemblée nationale le 12 novembre 1848.

brochure en 32

Se vend à l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS rue de las Camaras n.º 148.

LA SEMAINE

Le Journal LA SEMAINE a réalisé avec un succès croissant et bien mérité l'une des plus heureuses combinaisons de l'époque. Réunie dans un seul recueil, paraissant tous les 7 jours les faits intéressants la politique, l'économie sociale, les sciences, les arts, l'agriculture, le commerce, les théâtres, et y joindre la littérature grave et légère, la poésie, la musique, des caricatures, des rébus, semblait chose presque impossible; cependant le problème a été résolu avec un rare bonheur.

Rien de plus spirituel et de plus piquant que l'article de la SEMAINE, intitulé LES SALONS DE PARIS. Il est confié à la plume du célèbre chroniqueur NICOLAS.

Nous nous faisons un devoir de recommander cette excellente publication et de rendre justice aux soins intelligents que sa nouvelle administration met à en perfectionner de plus en plus toutes les parties.

La modicité du prix de cet intéressant recueil le rend d'ailleurs accessible à toutes les bourses. 24 francs par an; 12 fr. pour 6 mois 9 fr. par trimestre.

BUREAUX à PARIS, RUE STE. ANNE 51 bis

POMMES DE TERRE FRANCAISES,

M. Puyo, vient de recevoir du Havre une partie de Pommes de terre fraîches, de première qualité qu'il vend à des prix modérés. Le dépôt se trouve au Molle et au magasin du Citoyen, rue du 18 de julio, près du Marche,